



21. Paroissiens, dimanche 27 novembre 1921. Parmi les enfants de chœur, Alphonse Lapointe (M. Centenaire).

Chapitre 4

La vie agricole

Les lents débuts du défrichement au pays

La vie quotidienne des Canadiens connaît les difficultés du défrichement des terres. Ils triment d'une étoile à l'autre, essouchant et labourant avec le boeuf, bête de somme du temps à cause de sa force et de l'économie de soins et d'aliments. Dès 1628 et jusqu'en 1816 au moins, on utilise la charrue à "rouelles" reposant sur deux roues attachées à une poutre; son versoir fait de chêne ou d'orme, l'oreille reçoit le soc de fer fabriqué par le forgeron. Au printemps, munis d'une pioche, d'une houe ou d'une gratte, ils ensemencent blé, maïs, pois, fèves, seigle, orge, avoine, sarrasin, chanvre, froment et lin qu'ils récolteront à l'été avec la faucille, la serpe, la faux ou la fourche de bois à deux ou trois dents faite d'une branche de frêne. L'automne est consacré au battage du grain à l'aide du fléau et du van, aux provisions de bois à bûcher, scier et fendre pour les mois d'hiver, au renchaussement du solage de la maison avec de la terre ou de la paille, aux réparations et au remisage des voitures et instruments de ferme. Le premier véhicule terrestre, la traîne, est utilisée aussi bien l'été que l'hiver pour les courts voyages et les lourdes charges. Plus tard, la charrette et le tombereau serviront à transporter surtout les récoltes. Pendant l'hiver, le colon partage son temps entre le déblaiement de la neige, le soin des animaux, la fabrication des meubles et des jouets pendant que les femmes instruisent les enfants, filent la laine, tissent les habits, les robes, les couvertures et les tapis, préparent les repas: battant le beurre dans la baratte, pétrissant la pâte pour faire le pain, fabriquent le savon, puisent l'eau pour le ménage, le lavage ou la cuisine... (NR) (CP) (CE)

Dès 1619, les premières bêtes à cornes, des jersey, arrivent au pays; en 1620, ce sont les ânes et vingt ans plus tard, les oiseaux de basse-cour: coqs et poules. Enfin, le premier spécimen de la race chevaline qui ait galopé sur notre sol québécois débarque à Québec le 25 juin 1647. Cet animal, jusque-là inconnu des Indiens est vite surnommé par eux, "original de France". (BRH)

La terre de la Nouvelle-France est productive et féconde. Elle rend bien fruits et légumes. En 1633, les pommiers de Normandie plantés par Champlain vingt-cinq ans plus tôt et par Louis Hébert, premier colon canadien, en 1617, produisent des fruits savoureux. La pomme, cette émigrée européenne arrivée au Canada dans les bagages des premiers colons, allait laisser une descendance nombreuse et incroyablement variée. Même les Indiens, séduits par ces fruits succulents font des vergers dans

leurs villages. On consomme en outre les fruits sauvages: framboises, groseilles, mûres, fraises et bleuets. Le sol cultivé nourrit sainement l'habitant, sa famille et son bétail. Seuls le sucre, cassonade ou mélasse, le vinaigre, le sel, les huiles, les boissons et les épices arrivent de France ou des Antilles. Les jardins produisent navets, ravigoles, betteraves, carottes, panais, salsifis, oseille, asperges, épinards, laitue, cerfeuil, persil, chicorée, oignons, poireau, ail. Le concombre et le melon sont parmi les desserts les plus recherchés. Le concombre aide aussi à calmer la soif du paysan qui travaille aux champs, loin des ruisseaux. Le mets national des Indigènes, le maïs, appelé "blé d'Inde" par Christophe Colomb est vite adopté par les Français comme nourriture de base. Pour pallier le manque de bêtes d'élevage ou pour varier le menu, le nouveau Canadien chasse l'orignal, le caribou, l'ours, le porc-épic, le castor et le gibier à plumes: outarde, canard et surtout perdrix et tourte. La viande est conservée gelée, salée ou fumée. Chaque famille mange deux à trois livres (un kg) de pain par jour et six onces (170 g) de lard salé. Aussi, il consomme beaucoup de poissons de toutes sortes: saumon, truite, alose, barbue, brochet, morue, aiglefin, esturgeon. L'anguille fumée et la tourtière à base de tourte, volaille ou de gibier sont parmi les mets les plus en vogue. La pêche à l'anguille, fruit de mer fort apprécié des six cents habitants de l'époque connaît un succès considérable en 1646: quarante mille anguilles, quelle abondance! (NR)

En 1664, les animaux déjà amenés de France sont les boeufs pour labourer la terre et traîner le bois l'hiver sur les neiges, les vaches, les ânes, les coqs et les poules, les cochons en grand nombre et quelques moutons. À la demande de Pierre Boucher, seigneur de Boucherville, qui souhaite améliorer les conditions de culture, un contingent de douze chevaux arrive de France le 16 juillet 1665. Cinq ans plus tard, un troisième chargement sera distribué en récompense aux seigneurs. Un peu plus tard, le cheval servira davantage aux curés, aux promeneurs, aux travailleurs des chantiers, des pêches ou de la ferme surtout pendant l'hiver dans les hautes neiges molles... Enfin, il tirera la calèche des nouveaux mariés ou le chariot (corbillard) du dernier repos. (NR) (BRH) (CP)

L'agriculture au début du XVIIIe siècle

Vers la fin du XVIIe siècle, les habitants du pays commencent à utiliser le sucre d'érable à la place du sucre importé. On boit du vin, de la bière ou simplement l'eau si bonne, si limpide en ce pays. On mange le chou depuis 1675. La pomme de terre encore absente de la table, le sera jusqu'à la fin du siècle suivant. Dans les villes, les boulangers sont tenus de cuire quatre sortes de pain; blanc, bis blanc, brun et petit pain blanc de six onces. L'élevage du dindon se popularise. (NR)

Quelques centaines de fermes jalonnent les deux rives du Saint-Laurent. La ferme comprend la grange-étable et parfois une écurie, une porcherie et un poulailler, érigés en bois ou en pierres, construits par les habitants eux-mêmes. Ils fabriquent aussi la plupart de leurs instruments de travail, font leurs chaussures, "les bottes sauvages"... (K)

Sur les terres cultivées depuis quelques années, l'agriculture commence déjà à manifester des signes de fatigue, alors que l'esprit routinier devient le défaut prédominant de l'habitant canadien qui se nourrit bien malgré tout. Il réussit toutefois, en épuisant le sol, à éliminer entre autres, la production du ginseng. (NR)

Vers 1710, ont lieu les premiers établissements de pionniers à l'Islet-du-Portage. En 1725, le domaine de la seigneuresse Marianne de Grandville de Soulange contient six arpents de front sur la profondeur du fief sur lequel il y a une maison de vingt-cinq pieds de long sur seize pieds de large, une grange de trente pieds de long sur vingt de large, une étable de quarante pieds de long sur vingt de large, quarante arpents de terre labourable et dix arpents de prairie. Soixante-huit des deux cent dix arpents de front sont déjà concédés à cette époque. Sur le bord du fleuve, en commençant au nord-est à Pierre Boucher possède quarante arpents de terre labourable et cinq arpents de prairie, Adrien Thiboutaux, vingt-huit arpents de terre labourable et quatorze arpents de prairie, Joseph Michaud vingt-huit arpents de terre labourable et seize arpents de prairie, François Boucher, trente arpents de terre labourable et dix-huit arpents de prairie, Pierre Michau vingt-cinq arpents de terre labourable et dix arpents de prairie, Joseph Boucher, dix-huit arpents de terre labourable et huit arpents de prairie, Jean Dionne, dix-huit arpents de terre labourable et seize arpents de prairie, Joseph Dionne, seize arpents de terre labourable et douze arpents de prairie, François Hottin, quinze arpents de terre labourable et dix arpents de prairie, François Dionne, douze arpents de terre labourable et huit arpents de prairie, Louis Sansoucy, quinze arpents de terre labourable et (?) arpents de prairie, Jacques Thiboutaux, vingt-cinq arpents de terre labourable et douze arpents de prairie. Tous ont déjà érigé une maison, une grange et une étable. Le reste du fief de l'Islet-du-Portage (dix arpents en superficie) non concédé est en terre de bois debout.

En 1721, les six concessionnaires de la seigneurie de Rivière-du-Loup, habitant la partie du fief de Verbois, n'ont point encore travaillé leurs terres. Deux ans plus tard, le seigneur Joseph Blondeau déclare: «Sur le fief de Verbois, j'ai un autre domaine, sur lequel il y a une grange (25 pieds de long), faite de pieux debout, et environ dix arpents de terre labourable. Dans la censive du dit fief, j'ai pour tenanciers Jean Dionne dit Sanssoucy qui ne fait que commencer à travailler sur sa terre de six sur quarante, située à une lieue du domaine, au-dessus, se trouvent Charles-François Marquis et Pierre Boucher, encore au-dessus. Leurs terres ont les mêmes

dimensions et bornent en front au fleuve Saint-Laurent, à l'endroit appelé Rivière-des-Caps. Ces tenanciers ne font de même que commencer à travailler leur terre». Les terrains de ces trois premiers colons sont situées dans les limites ouest actuelles de Notre-Dame-du-Portage, la terre de Jean Dionne dit Sansoucy étant située près de l'ancienne ferme d'Oménil Boucher et celle de Charles-François Marquis, sur les terres actuelles d'Albert et Alphonse Beaulieu, premières fermes à l'entrée ouest de Notre-Dame-du-Portage.

Pierre Boucher, fils de Jean-Galeran et époux de Marie-Anne Michaud est le premier habitant de Rivière-des-Caps, à l'extrémité est de Saint-André (là où réside actuellement Denis Michaud). Les fils de Pierre Boucher, Pierre et Michel succéderont tous deux à leur père, occupant chacun une moitié de la terre paternelle. Leur soeur Marie-Charlotte, épouse de Jacques Deneau (Devos ou Deveau), occupe la terre voisine de celle de son frère Pierre; ils sont les premiers occupants de la terre qui appartiendra à Georges Laforest. En 1754, Anne, fille de Pierre Boucher, fils, épouse Augustin Sirois dit Duplessis, résident de Rivière-des-Caps et qui y deviendra capitaine de milice.

À cette époque, les premiers colons de l'Islet-du-Portage et de Rivière-des-Caps doivent tirer de la terre et des produits de la nature, tout ce qui peut leur être de quelque utilité. Une vieille chronique raconte qu'on n'encourage pas les jeunes gens à se marier à moins que la jeune fille sache tisser une paire de draps et que le jeune homme sache faire une paires de roues. Plusieurs travaux domestiques se font sous forme de corvées où la gaieté domine; histoires drôles, chansons joyeuses, tours mettent de l'entrain et de la vie.

L'hiver 1737-1738 est un hiver des plus pénibles pour la population de la Nouvelle-France... On meurt de faim. La famine est si affreuse que les habitants doivent se nourrir de bourgeons d'arbres et de pommes de terre même si celle-ci ne jouit d'aucune popularité. En cette période de disette, on en mange, mais à contrecœur. La plante potagère la plus populaire est l'oignon rouge. On sème aussi le chou, navet, échalote, panais, melon d'eau, laitue, chicorée, radis noir et rouge, betterave, pois, haricot, concombre et citrouille, un produit indigène. Malgré la disette de l'époque, les heures des repas sont habituellement bien réglées: le déjeuner entre sept et huit heures le matin, le dîner à midi précis et le souper vers les sept (dix-neuf) heures du soir. En juillet 1743, un véritable fléau... des chenilles anéantissent les récoltes, ravagent des champs complets, c'est la disette extrême.

À cette époque, à la ville comme à la campagne, sur l'eau comme sur terre, les véhicules ont peu évolué, tirés par le cheval, le boeuf ou le chien. L'été, on se déplace sur l'eau, en canot ou en bateau plat, sur terre en cheval, en calèche, en cabrouet ou cabriolet (voiture légère à deux roues et

à un seul cheval). On utilise aussi la charrette, munie de ridelles (courts bâtons de chaque côté) pour transporter le foin et le tombereau pour la terre et le fumier. L'hiver, on se sert de traînes pour les marchandises ou de carrioles, espèces de petits carrosses posés sur deux pièces de bois dont les bouts sont recourbés pour glisser plus aisément sur la neige et sur la glace. Justement, vers 1743, a lieu la première traversée du fleuve sur le pont de glace, entre Québec et Lévis. (NR)

Avant tout, l'agriculture fournit les produits alimentaires nécessaires à la vie. En 1749, les tartines beurrées n'ont pas encore la faveur des habitants de la Nouvelle-France au déjeuner. Après le potage, sauf les vendredis, samedis et autres jour d'abstinence, on sert des plats de viande. Les jours maigres, la viande est remplacée par toutes sortes de légumes, des poissons et des plats confectionnés à base d'oeufs. Les salades assaisonnées à l'huile d'olive ou à l'huile d'ours accompagnent parfois ou suivent les plats de viande et de poissons. Suit parfois le fromage... Celui de l'île d'Orléans est réputé. Le dessert consiste en fruits frais ou confits, en amandes et diverses gâteries. À table, la boisson la plus courante, c'est l'eau; le café est plus estimé que le thé. On retrouve aussi la bière d'épinette. Presque tous les paysans se servent de fourchettes, de cuillères et de couteaux, de plats et d'assiette en étain ou en poterie. (NR)

La culture du lin

En plus de la culture des pois et du blé, la culture du lin, plante textile aux mille usages se fait partout en 1749. La récolte les occupe en deux temps: en juillet, peu après la floraison pour obtenir des fibres semblables à la soie et à la fin de l'été, en septembre pour recueillir les graines et une filasse donnant une toile grisâtre abondante, grossière et résistante. Il faut quatre-vingt-dix heures à une personne pour arracher et étendre à la main un arpent de lin. Arraché par poignées égales en enlevant les plantes étrangères et en secouant la terre des racines, le lin est ensuite étendu sur la terre les têtes tournées vers le sud en couches très minces afin que le vent, le soleil, la rosée et la pluie fassent rouir la plante c'est-à-dire en dissoudre la résine, matière gommeuse. Retourné aux dix jours sur une période de trois à quatre semaines, il est ensuite mis en bottes et transporté à la grange où on l'étend sur la batterie, aire de travail où on procède au battage, fléau à bout de bras pour recueillir les graines servant à la distillation des huiles. Ailleurs, on préfère le battre avant de le faire rouir, la graine plus abondante est de meilleure qualité. Le lin battu, dépouillé de ses graines est remis en gerbes dans les champs, puis au début d'octobre, on procède au broyage. Cette opération consiste à le faire chauffer au-dessus d'un foyer, fosse creusée dans la terre où on fera un feu avec du bois sec, du bois vert et du bois demi-sec surtout. Un seau d'eau,

une pelle, un balai mouillé, un tas de terre et un tas de bois sont tout près. Une poignée de lin sèche en quinze minutes. Les étincelles volent comme des abeilles d'or dans le ciel noir. La flambée jette des touches écarlates sur les arbres, les clôtures, les visages. (CA)

Ensuite, c'est "l'écochage" ou écorçage ou teillage, debout avec la force du bras, les tiges de lin déposées sur le haut du dossier d'une chaise, on frappe avec un long couteau de bois franc. Puis, c'est le peignage en passant délicatement la filasse "écochée" à travers les dents du peignoir, planchette hérissée de pointes de bois ou de fer. Cette étoupe sert à calfeutrer fenêtres et portes, à calfater les navires, de trame pour la catalogne ou la toile.

Enfin, on procède au filage, besogne longue et malpropre, doigts mouillés afin de ramollir la résine encore présente et mieux étirer les fibres, d'accroître la finesse du fil et la régularité de sa texture. Pour préparer une livre de fil de lin depuis la récolte jusqu'au séchage, il faut dix heures. La dernière opération est le tissage sur le métier de la toile du pays pour fabriquer draps, serviettes, linges de vaisselle, linges de table, nappes, essuie-mains, garde-robe d'été, plutôt rude et irritante pour la peau, mais qui s'adoucira après de nombreux lavages. La ménagère met dix heures à tisser une laize longue de six pieds (deux mètres) et large de trois. (CA)

Années de famine: 1749 à 1762

Cet automne-là (1756), la récolte est si mauvaise qu'on est obligé de mêler des pois avec de la farine pour faire du pain. La mauvaise récolte n'est pas la seule responsable du manque de nourriture. Les malversations de l'intendant Bigot et de sa bande ainsi que la monopolisation qu'ils pratiquent, produisent de mauvais effets. Ils se servent des prélèvements faits pour nourrir l'armée pour les revendre à vil prix. La Grande-Bretagne, de son côté, grâce à son premier ministre William Pitt, élu en décembre 1756, aura plus de flair et de perspicacité que la France et elle misera sur l'Amérique pour influencer le cours de la guerre en Europe. (NR)

Au cours de l'hiver 1756-1757, quatre-vingts mariages sont célébrés entre les soldats de Montcalm avec des Canadiennes. Les soldats, répandus l'hiver en majorité chez les habitants des campagnes s'emploient à certains travaux de la ferme afin de gagner leur nourriture. Dans ces espaces immenses, ils respirent un air d'indépendance et de liberté et s'attachent chaque jour à ce merveilleux pays dont ils goûtent le charme captivant. En septembre 1757, on manque de pain. Il est fort probable que le même habitant qui venait de céder sa récolte doive par la suite racheter sa propre récolte pour ne pas mourir de faim. C'est au cours de cette guerre de Sept

Ans que la viande de cheval, plat inconnu jusque-là fait son apparition, mais n'est guère apprécié.

L'historien Benjamin Sulte nous dit que: vers 1758, le lard salé valant originairement quinze sous (sols) la livre a valu jusqu'à six francs (ou livres) (£); un chapeau de laine des plus communs valant quarante sous en France se vend de quarante à cinquante francs ici. C'est l'inflation due à la rareté des vivres! En novembre 1759, douze deniers font un sol et vingt sols valent une livre (£) ou un franc.

Pendant l'hiver 1757-1758, les mariages entre soldats et Canadiennes sont encore plus nombreux que l'hiver précédent. En avril 1758, la ration quotidienne de pain consentie à la population de Québec est réduite à deux onces; en août, l'ennemi le plus à craindre n'est pas l'Anglais, mais la famine... (NR) (BRH)

En mars 1759, le gouverneur général Vaudreuil, l'intendant Bégon et le munitionnaire général rassemblent des vivres avec l'aide des capitaines de la côte, demandent aux curés une portion de leurs dîmes, arrêtent les moutures des moulins, taxent le blé à douze livres (£12) le minot. Méfiants, les habitants qui ne veulent pas obéir et vendre leurs denrées en monnaie courante du pays sont condamnés à la prison. Pour pallier le manque de monnaie créé par une situation financière catastrophique, la colonie utilise la monnaie de carte: sur des cartes à jouer, on inscrit un certain montant fixe. Ces cartes constituent une monnaie de crédit puisqu'après la guerre on doit rembourser les quarante et un millions de livres (£41 000 000) en véritable monnaie. (RO)

Après la Conquête, la plupart des habitants mangent du blé ou du sarrasin bouilli. Les lièvres pris dans les collets tendus dans les forêts, les tourtes tuées à coups de bâton et la pêche fournissent une excellente et abondante nourriture et empêchent la population de mourir de faim en ces époques désastreuses où la guerre interrompt les cultures. (AO)

La conquête anglaise brimera les progrès de l'agriculture. Maintenant isolé du reste du monde, privé des leçons et des exemples donnés par des hommes intelligents et pratiques qui traversaient de France chaque année; n'acceptant qu'avec défiance les conseils des conquérants, le peuple canadien tombe de plus en plus dans des habitudes de culture routinière et épuise vite une grande partie du sol. Pour comble de malheur, dame nature s'en mêle, de mai à septembre 1762, il ne tombe pas une goutte de pluie. En Nouvelle-Angleterre, la sécheresse décourage toute récolte. (PC) (BRH)

Recensements en 1762 et en 1765

Le recensement de 1762 nous renseigne sur le nombre d'animaux vivant sur les fermes de la Nouvelle-France. Leur petit nombre est sûrement dû à la guerre pendant laquelle les Anglais ont ruiné ces

habitants. On constate cependant l'existence d'un grand nombre de chevaux, un à deux par famille, confirmant leur goût du somptuaire. Le cheval, auxiliaire des travaux de bois permet les réunions d'hiver grâce à la légère carriole à laquelle on l'attelle. Grâce à la race chevaline, le problème des distances est vaincu. Les porcs très nombreux nécessitent peu de soins et de nourriture et fournissent une chair savoureuse. Le nombre très élevé de moutons est nécessaire pour sa laine et sa viande. Les bêtes à cornes sont peu nombreuses, il n'y a pas encore d'exportation de lait et de beurre, la production ne répond qu'aux besoins familiaux.

Dans les cinq cent quarante-cinq (545) arpents de terre de front de Kamouraska et de l'Islet-du-Portage (Saint-André) sont semés mille huit cent soixante-et-onze (1871) boisseaux de grains; trente-neuf (39) boeufs, deux cent quatre-vingt-treize (293) vaches, cent quatre-vingt-une (181) taurailles, trois cent quarante-cinq (345) moutons, deux cents quinze (215) chevaux et cinq cent sept (507) cochons.

Le nouveau recensement fait en 1765 nous révèle aussi le nombre d'arpents de terre cultivés et d'animaux pour Kamouraska et l'Islet-du-Portage: deux mille deux cent quatre-vingt-deux (2282) minots de grains sont semés dans les vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf (22 299) arpents de terre; cent quatre-vingt-seize (196) chevaux, soixante-quinze (75) boeufs, trois cent quarante-huit (348) vaches, quatre cent quatre-vingt-seize (496) cochons. Depuis trois ans, le nombre de boeufs a augmenté et celui des chevaux a diminué. (RO)

Vers la fin du XVIIIe siècle: que de misères!

Vendredi, 10 août 1764, à onze heures du matin, sur la Place d'Armes, devant le Château Saint-Louis, à Québec, alors que les troupes sont sous les armes, on lit les lettres patentes nommant le général anglais James Murray, général en chef de la province de Québec. Pour obéir aux ordres de Sa Majesté Georges III, il encouragera l'agriculture et protégera le commerce. Dès 1764, commencent les exportations de potasse (cendre de bois), de perlasse et de bois.

En 1767, pendant que s'établit à Québec, la première distillerie de rhum, dont la production ne suffira pas à combler les besoins de la colonie... les gens des villes et des campagnes souffrent des mauvaises récoltes. Pas assez de boisson, pas assez de nourriture, c'est la misère! (RO) (NR)

La récolte de l'année suivante est abondante malgré les dégâts des grosses chenilles. À cette date, la culture de la pomme de terre, substitut nutritif du pain, introduite avec l'arrivée des Anglais, se fait avec succès sur chaque ferme. Après 1770, les cultivateurs devront conserver dans

leurs greniers des milliers de minots de céréales, les prix agricoles étant maintenus à la baisse.

À cette époque, le tiers de la population confectionne encore ses propres vêtements, ce qui déçoit Carleton, gouverneur général du Canada, qui incite les Québécois à utiliser des tissus de fabrication anglaise. Pourtant, il y a cent ans, l'intendant Talon encourageait les habitants à se vêtir eux-mêmes des pieds à la tête. Quelle incohérence! Autre temps, autres moeurs, n'est-ce pas? Il faut bien à un moment ou l'autre brûler ce que l'on a adoré... (NR)

Dès ce moment et jusqu'en 1783, les récoltes sont peu abondantes...

Le 25 décembre 1777, la Gazette de Québec parle de l'inflation: le bois coûte dix-huit livres (£18) la corde, la barrique de vin, soixante piastres, la livre (2,2 kg) de beurre, vingt sols. (NR)

En 1779, la récolte est à peu près nulle à cause des intolérables chaleurs et de la sécheresse, l'automne est marqué par de grandes misères et de nouvelles hausses de prix. On manque de nourriture pour subvenir aux besoins de l'armée, des Amérindiens et des Loyalistes (tiers de la population américaine demeurée loyale à la couronne britannique durant la Révolution) qui avaient commencé à émigrer au pays. Voilà pourquoi en 1780, on importe 5 500 000 livres de farine et 3 000 000 livres de viande. (NR)

En 1782, à cause de fortes variations de température, les blés épiant à peine, plusieurs arbres fruitiers n'ayant pas fleuri, ne produisent pas.

En 1786, les efforts des habitants sont récompensés par de bonnes récoltes. A partir de ce moment et jusqu'en 1791, deux cent mille minots de blé seront exportés annuellement vers la Grande-Bretagne. Malheureusement en 1788, les récoltes peu abondantes font naître la détresse parmi les habitants du pays. Plusieurs personnes meurent de faim en 1789... plusieurs se distraient de leurs malheurs en faisant le commerce de l'eau-de-vie avec les Sauvages. À cet effet, Mgr Denault publie un mandement sévère à son clergé.

L'arrivée des loyalistes et une plus grande diffusion des connaissances agricoles, notamment grâce à la Gazette de Québec, apportent peu de changements, mais l'aide gouvernementale et la fondation d'une société d'agriculture en 1789 créent quand même un certain intérêt. Par différents concours, on tente d'inciter les cultivateurs à améliorer leurs connaissances et leurs pratiques agricoles afin d'augmenter la productivité et la qualité des produits. Les charrues entament peu profondément la terre et les engrais naturels sont peu utilisés d'où l'épuisement des sols.

En 1792, les exportations de blé vers la Grande-Bretagne sont de six cent mille minots; toutefois, entre 1793 et 1800, elles seront réduites à quatre cent mille minots annuellement même si les récoltes sont jugées relativement bonnes.

Après l'hiver exceptionnellement doux de 1795, les récoltes sont ravagées par les sauterelles. Le gouvernement émet une ordonnance interdisant l'exportation du blé, de fleur de blé, de pois, d'avoine, d'orge, de blé d'Inde et de biscuit. La même année, une loi impose de nouveaux droits sur le sucre, la cassonade, le café, le tabac en feuille, le sel, les cartes à jouer, les vins et eaux-de-vie. (NR)

Données statistiques pour 1813

Au début du XIXe siècle, le gouvernement de Sa Majesté avait demandé à l'arpenteur-général du Bas-Canada et lieutenant-colonel de la milice canadienne, Joseph Bouchette, de faire le relevé topographique et l'inventaire des richesses et de dresser des statistiques sur toutes les possessions de l'Angleterre au Canada. Son rapport a été publié à Londres en 1832.

L'arpenteur Bouchette, dans son rapport, nous renseigne sur l'état de notre comté en 1813 qui contient cinq paroisses. Les routes y sont généralement très bonnes et le paysage très varié et intéressant. Sa population est de treize mille sept cent quarante-quatre (13 744) habitants. Nous retrouvons sept moulins à farine, vingt-deux moulins à scie.

On y produit annuellement cent neuf mille cent quatre-vingt-onze (109 191) boisseaux de blé, quarante-et-un mille quatre cents (41 400) boisseaux d'avoine, trente-deux mille six cent soixante-quinze (32 675) boisseaux d'orge, deux cent quarante-et-un mille cinquante (241 050) boisseaux de patates, vingt-deux mille huit cent quarante (22 840) boisseaux de pois, dix mille deux cent soixante-quinze (10 275) boisseaux de seigle, mille deux cents (1200) boisseaux de sarrasin, cinq mille soixante (5060) boisseaux de blé d'Inde, douze mille cent (12 100) boisseaux de grains mélangés, cent vingt-et-un mille cent (121 100) livres de sucre d'érable, trente-deux mille neuf cent quatorze (32 914) tonnes de foin. Le bétail vivant compte trois mille six cent cinquante-huit (3658) chevaux, deux mille huit cent cinquante-deux (2852) boeufs, huit mille neuf cent cinquante-cinq (8955) vaches laitières, vingt-six mille quatre cent quatre-vingt-dix (26 490) moutons et quatre mille cinq cent cinquante-huit (4558) cochons. (NR)

Au début du XIXe siècle: exiguité des terres et techniques agricoles désuètes

À la fin du XVIIIe siècle, la pauvre terre a été divisée, de père en fils et en petit-fils où les familles établies ne possèdent souvent que la moitié ou le quart des deux traditionnels arpents concédés par les seigneurs. Les

cadres géographiques du Bas-Canada éclatent. Il n'y a plus de place le long du fleuve, les terres déjà subdivisées ont rendu les fermes exiguës. Vers 1820, le diocèse actuel de Rimouski commence à se peupler. Un nombre imposant de colons originaires de Kamouraska, surplus de la population s'y établira ainsi que dans la région plus à l'est de la Gaspésie, au Lac Saint-Jean, au Témiscouata, au Madawaska, vers les paroisses intérieures du comté vers les frontières américaines. Les immenses territoires encore non exploités, situés à l'arrière des seigneuries sont encore peu invitants. Vers 1830, il devient de plus en plus difficile d'ouvrir de nouvelles terres. Nos ancêtres allaient tourner leurs yeux vers les villes, les autres provinces et surtout les Etats-Unis. Entre 1830 et 1850, soixante-quatre mille Canadiens-français traversent la frontière pour aller dans les villes américaines comme Manchester, Lowell, Fall-River, Providence et Woonsocket qui deviendront des centres canadiens-français où nos compatriotes, les Franco-américains se multiplieront. À cause du peu de terres disponibles près des fermes familiales, on assiste au premier morcellement des liens familiaux pendant qu'au pays le nombre d'habitants quadruplent de 1800 à 1850, passant de deux cent mille (200 000) à huit cent quatre-vingt-dix mille deux cent soixante-et-un (891 261). Le Bas-Canada fait face à une crise agricole en même temps, on assiste à un important relâchement des moeurs surtout dans les villes de Québec et de Montréal.

Avant l'âge de dix ans, les enfants aident, à quinze ans, ils exécutent les travaux les plus fatigants et à cinquante ans, le père abandonne son bien à son fils de dix-huit ou vingt ans, souvent à l'occasion de son mariage, à condition qu'il lui donne une rente annuelle pour le nourrir. Ils continuent à vivre tous ensemble, le fils faisant son profit de l'excédent des besoins de ses parents. Ils n'achètent que certaines choses dont ils ne peuvent absolument pas se passer ou qu'ils ne recueillent pas sur leurs terres: eau-de-vie, mélasse, huile à lampe et un habillement complet d'étoffe étrangère tous les deux ou trois ans. Voilà les coutumes du temps! (NR)

Malgré l'exigüité des terres, au début des années 1800, chaque ferme a son champ de pois. Ce légume d'origine française semé très tôt est mangé nature ou en bouillie, en soupe ou est donné en "bouette" aux cochons et aux moutons. La culture de la pomme passe du stade artisanal au stade commercial. On cultive aussi melon, poires, groseilles, fraises, framboises, pêches, abricots et prunes. La culture du blé, épuisante pour le sol disparaît presque de la vallée du Saint-Laurent. Pourtant, la rotation des cultures aurait pu prévenir "la verse": tiges qui s'affaissent et s'abattent sous leur poids et la poussée de la pluie et des grands vents. Conséquemment, la farine se fera précieuse. La famille québécoise du XVIIIe siècle, qui se nourrissait de deux à trois livres de pain par jour (un kg), réduira sa